

# le monde libertaire

Hebdomadaire de la FÉDÉRATION ANARCHISTE

adhérente à l'IFA

ISSN 0026-9433

12 AU 18 MAI 1994

N° 957

10,00 F

## LUTTE DE CLASSES

## SYNDICALISME :

## LE CALME

## AVANT LA TEMPÊTE

LE SONDAGE  
Qui est  
le « lecteur-type »  
du ML ?  
P. 6

**D**ANS UNE RÉCENTE interview au *Figaro-Magazine*, Madelin, le petit facho ministre d'on ne sait plus quoi, parlait de la « défunte lutte de classes ». A propos de la « participation », sujet des dernières parolotes de l'aquarium (1), le député RPR Godfrain a expliqué doctement « qu'en l'espace de quelques mois les esprits ont beaucoup évolué, alors que l'entreprise restait il y a un an le champ clos de la lutte des classes ». Un vrai miracle, on vous dit, dû paraît-il au succès de l'actionnariat des salariés lors des privatisations d'Elf-Aquitaine et de la BNP et à la réussite du référendum d'Air France. D'ailleurs, à l'annonce des résultats de celui-ci, les guignols du journal de France 2, en pleine euphorie, se sont écriés : « C'est le crépuscule des syndicats ! »

Ces boniments sans cesse martelés finissent par troubler bien des cervelles. Ainsi, un jour où le trafic de la RATP était perturbé par des débrayages j'ai entendu un usager du métro s'étonner : « Tiens, la CGT n'existe plus, mais il y a toujours des grèves ! »

Les syndicats sont à l'agonie !... La lutte des classes est finie !... Cette chanson est une très vieille rengaine. « Il n'y a donc plus, il ne saurait plus y

avoir lutte de classes... » (2), proclamait un plumitif bourgeois, nommé Vavasseur... en 1897 !

M. Vavasseur est mort depuis longtemps, mais la lutte de classes existe toujours et trouble encore le sommeil de ses héritiers spirituels. Certes en un siècle les affrontements entre le monde du travail et la classe dominante ont connu des niveaux d'intensité très variables et nous ne nous trouvons pas aujourd'hui, surtout dans le secteur privé, dans une phase de grande combativité. Il est vrai également que depuis le milieu des années 70 les syndicats — comme les entreprises — ont subi de sérieux « dégraissages ». Mais, pour mieux apprécier la situation du moment, il n'est sans doute pas inutile de réfléchir à ce qui s'est passé auparavant, à l'histoire sociale des six ou sept

(suite p. 3)



Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), 1985 : conflit social insurrectionnel à SKF. Photo Pierre Verdy/AFP.

### A CONTRE-COURANT DES IDÉES REÇUES

## L'abolition du salariat (1<sup>ère</sup> partie)

Nous poursuivons la publication de nos articles économiques appuyant notre campagne du 1<sup>er</sup> Mai, intitulée : « Contre le chômage et la misère, pour le travail et le temps libre ».

Voici la contribution de René Berthier du groupe Février de Paris.

**L**E SALAIRE est la somme d'argent qu'un employeur verse à une personne qui lui a fourni sa force de travail pendant un temps déterminé. C'est le résultat d'une vente. La force de travail du salarié est une marchandise comme une autre, qui est échangée contre de l'argent. Le

salairé, c'est le prix de cette marchandise.

Selon les employeurs, ce prix se détermine de la même manière que n'importe quelle marchandise, selon la loi de l'offre et de la demande. Quand il y a beaucoup de cette marchandise, autrement dit quand il y a du chômage, ce prix est

il a choisi d'aborder le sujet de l'abolition du salariat, revendication constante en milieu libertaire.

Vous retrouverez ce thème, sous la question « Par quoi remplacer le salariat ? », dans le prochain numéro du *Monde libertaire*.

plus ou moins aiguë entre les salariés est-elle déterminante dans la fixation du salaire.

Si je vends ma force de travail, c'est-à-dire ma capacité à accomplir, pour un employeur, un certain travail, c'est que je ne possède que cela. Je suis libre de proposer mes services à n'importe quel employeur, parce que je ne possède moi-même pas les moyens de production. C'est ce qu'on appelle la « liberté du travail ».

Car je ne suis pas le seul à chercher du travail. De nombreux autres candidats sont dans ce cas. L'employeur a donc l'embarras du choix ; il est libre de ne pas

(suite p. 8)

« ARGUMENTS »  
RACE ET CLASSE  
P. 2

« DANS LE MONDE »  
RUSSIE  
P. 4 et 5

T 2137 - 957 - 10.00 F



Pop 2520

# Race et classe

**P**OUR COMPRENDRE le racisme, nous devons regarder ce qu'il est véritablement, et être clair sur ce qu'il n'est pas. Lorsque beaucoup parlent du racisme, ce qui en sort vraiment, c'est le préjugé personnel, ce nous pensons être différent et séparé du racisme.

Dans notre vie quotidienne, nous développons tous des idées sur ce que nous aimons et n'aimons pas, par ce que nous éprouvons et apprenons des gens autour de nous. Toutes sortes de personnes ont toutes sortes d'idées étranges sur le monde, et nous aimons vivre nos vies à notre façon.

C'est simplement un fait de vie que, par exemple, certaines personnes aiment la musique country, d'autres le heavy metal ou encore le rap. Il y aura toujours des différences entre les gens, qui feront que certains d'entre nous ne s'aiment pas : c'est le préjugé personnel. Dans un monde idéal, peut-être nous assiérons-nous et aimerions l'autre, mais dans le monde d'aujourd'hui, c'est une perte de temps que de trop s'inquiéter des préjugés personnels des gens.

**Nationalisme** — Ce que nous avons besoin de regarder, c'est comment le racisme fonctionne en tant que force politique, et à qui cela profite vraiment. Ce que nous voulons dire par racisme n'est pas le fait que des gens se détestent à cause de leur couleur. Le racisme politique vient du nationalisme, lequel est une arme que la classe dirigeante utilise pour obtenir le soutien de la classe ouvrière.

Lorsque les patrons agitent l'Union Jack, ils essaient de nous

dire que nous sommes du même côté contre les « étrangers ». Mais nous, nous disons que la véritable division de ce monde est la classe ouvrière contre la classe dirigeante, pas la Grande-Bretagne contre un autre pays, pas les Blancs contre les Noirs.

**Esclavage** — La classe dirigeante britannique a déplacé des groupes de personnes à travers le monde pendant des années pour subvenir aux besoins de l'Empire. Dans les années 1700, elle a déplacé des Africains comme esclaves vers l'Amérique ; dans les années 1900, c'était des travailleurs irlandais vers la Grande-Bretagne et des Indiens vers l'Afrique du Sud et l'Afrique de l'Est. Dans les années 1950-1960, le grand raciste conservateur Enoch Powell rapporta des travailleurs noirs des West Indies vers la Grande-Bretagne quand cela lui convenait. En Allemagne, les patrons amenèrent des millions de travailleurs turcs, et en France, le patronat a recruté des millions de personnes d'Afrique du Nord.

Aujourd'hui la classe dirigeante, qui constitue 5% de notre population, a toujours besoin d'un moyen de contrôler la classe ouvrière, qui constitue 70% de la population. Pour elle, le racisme et le nationalisme sont un cadeau qui maintient la classe ouvrière dans sa lutte interne, pendant que les patrons comptent leurs profits. La vérité est qu'un travailleur blanc dans l'est de Londres a plus en commun avec ses voisins noirs, qu'avec les patrons blancs vivant dans les quartiers riches.

**Problèmes** — Beaucoup d'ouvriers blancs se sentent comme des citoyens de seconde classe dans leur propre pays. Ils doivent composer avec un habitat pourri, le chômage et la pauvreté. Ce que nous disons est que ces problèmes ne sont pas causés par les Noirs spoliant les Blancs de la prospérité. Les problèmes de la classe ouvrière sont les mêmes dans les villes où il n'y a aucun Noir. L'économie britannique appartient au patronat et tout ce dont il se soucie, ce sont ses profits. Lorsque les profits baissent, il nous met sur la touche, ce nous soyons Noir ou Blanc. N'oublions jamais que les 10% les plus riches possèdent 80% de toute la richesse, et que c'est la classe dirigeante notre ennemie. L'économie est la possession des patrons, elle est dirigée par les patrons, et tous les profits leur reviennent. La classe ouvrière, noire ou blanche, n'obtient seulement que les miettes, le minimum dont les patrons peuvent se passer.

**Absurdités** — Maintenant que les temps sont durs, nous devons nous battre deux fois plus pour remporter les boulots qui restent, et les patrons n'aiment-ils pas simplement cela ? Ils adorent nous voir nous battre entre nous plutôt que de nous retourner contre eux. Les porte-paroles du patronat, les médias, nous nourrissent de toutes sortes d'absurdités pour monter le Nord contre le Sud, les femmes contre les hommes ou les Noirs contre les Blancs. A travers tout ceci s'avance le Parti national britannique (PNB). Leur but est de dire à la classe ouvrière blanche que tous les problèmes sont causés par les Noirs. Maintenant, demandez-vous à qui profite ces politiques racistes ?

Si les fascistes arrivaient au pouvoir, leur tâche principale serait de contrôler la classe ouvrière avec matraques s'il le faut. De quel côté sont-ils ? Celui du gouvernement. Le fascisme n'est rien d'autre qu'une forme plus stricte de gouvernement capitaliste, qui balayerait quiconque s'élèverait contre le gouvernement et les patrons.

Le point principal que nous essayons de rendre est que le fascisme est un os à ronger pour la classe ouvrière. Cela n'a rien à voir avec le fait de savoir si oui ou non les

Blancs, les Noirs, les Asiatiques s'aiment, c'est un problème séparé. Le point politique est de savoir si la classe ouvrière se bat entre elle, ou si elle combat l'ennemi commun.

Les patrons ont tout ce qu'ils veulent, parce qu'ils nous exploitent et vivent sur notre dos, de notre travail. Si nous voulons un meilleur habitat et des boulots, nous devons voir qui nous prend cette richesse-là ; et c'est la classe dirigeante.

**Du racialisme au racisme** — Ce fut après la Seconde Guerre mondiale et la croissance économique consécutive qu'un nombre important de Noirs commencèrent à arriver en Grande-Bretagne. Ce qui doit être éclairci est que les Noirs venaient dans ce pays parce qu'on avait besoin d'eux pour travailler dans les usines et les industries de service. Au début, ce à quoi les Noirs faisaient face était du racialisme, un préjugé racial qui était amené par l'esclavage et le colonialisme. Mais parce que la classe dirigeante britannique avait besoin de toute la main-d'œuvre bon marché possible, ce préjugé racial n'a pas été institutionnalisé.

**Législation** — Comme la croissance économique ralentissait, le racialisme a ensuite été inscrit dans la législation : ce fut la loi sur l'Immigration de 1962. Du racialisme au racisme : des attitudes individuelles aux structures institutionnelles, du préjugé au pouvoir. Les choses commencèrent à se renforcer dans les années 70 avec une autre loi sur l'Immigration (1971), de plus grands pouvoirs de police (les lois en « sus », etc. Il est faux de voir les Noirs comme des victimes passives dans ce processus. Les Noirs se sont battus et ont lutté à travers une riche infrastructure d'organisations et de projets autogestionnaires.

**Prise de conscience** — Ce fut cette prise de conscience qui a été

la cible de l'Etat. Le but de l'Etat était de briser les luttes noires en luttes ethniques, et ainsi de les éloigner de leur nature de classe. A partir de ceci, émergea la classe moyenne noire, montant dans l'échelle capitaliste. Multiracisme et muticulturalisme devinrent les mots d'ordre, tandis que l'antiracisme était enterré ; apprendre simplement les cultures des autres n'est pas apprendre le racisme de chacun.

**Récession** — C'est durant cette période que Thatcher déclara : « Ce pays pourrait être submergé par des gens d'une culture différente ». Et c'est durant cette période que la récession commença à se faire sentir, menant la classe dirigeante à encourager ouvertement le racisme comme un moyen de diviser la classe ouvrière.

Le résultat en fut les explosions d'émeutes en 1981 à Brixton, Toxteth... C'était la résistance à la récession, la résistance au racisme, la résistance au réformisme. L'Etat répondit par une classe moyenne toujours plus grande, l'ethnicité avec les médias ethniques, la consultation de la police ethnique, une industrie des relations raciales ethniques.

**Résistance** — La classe dirigeante britannique a utilisé, abusé et exploité la classe ouvrière (qu'elle soit noire, blanche, rose ou grise) à travers les siècles. Et cela continue encore. Elle est toujours au sommet, et l'un de ses instruments pour s'y maintenir est le racisme.

Toutes les luttes pour améliorer nos vies doivent être des luttes antiracistes, car le racisme n'est rien de plus qu'une arme de la classe dirigeante contre la classe ouvrière. Le plus tôt nous le réaliserons, le mieux se sera.

« Class War »  
n° 61

Rédaction-Administration  
145, rue Amelot  
75011 Paris.  
Tél. : (1) 48.05.34.08.  
FAX : (1) 49.29.98.59.

le monde  
**libertaire**

## Bulletin d'abonnement

### Tarif

	France (+ DOM-TOM)	Sous pli fermé (France)	Etranger
1 mois 5 n°	35 F	70 F	60 F
3 mois 13 n°	95 F	170 F	140 F
6 mois 25 n°	170 F	310 F	250 F
1 an 45 n°	290 F	530 F	400 F

Abonnement de soutien : 350 F. Abonnement étranger sous pli fermé : tarif sur demande. Pour les détenus et les chômeurs, 50% de réduction sur les abonnements de 3 mois et plus en France métropolitaine (sous bande uniquement).

Nom ..... Prénom .....  
Adresse .....  
Code postal ..... Ville .....  
Pays .....  
A partir du n° ..... (inclus).  
Abonnement de soutien   
Chèque postal  Chèque bancaire  Autre   
Virement postal (compte : CCP Paris 1128915 M)   
**Règlement à l'ordre de Publico à joindre au bulletin.**  
Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière bande de routage.

Rédaction-Administration :  
145, rue Amelot, 75011 Paris  
Directeur de publication :  
André Devriendt  
Commission paritaire n°55 635  
Imprimerie : La Vigie,  
24, rue Léon-Rogé,  
76200 Dieppe.  
Dépôt légal 44 145  
1<sup>er</sup> trimestre 1977  
Routage 205 — La Vigie  
Diffusion SAEM  
Transport Presse

## RENDEZ-VOUS

### LUNEL (HÉRAULT)

Une liaison FA existe à Lunel, pour la joindre écrivez à : « Pourquoi tant de haine ? », L'Éko, BP 5555, 34070 Montpellier cedex 3, qui transmettra.

### MONTAUBAN (TARN-ET-GARONNE)

Pour contacter la liaison FA de Montauban, écrivez à l'Union régionale Sud-Ouest c/o CES, BP 233, 66002 Perpignan cedex, qui transmettra.

### MONTPELLIER

Fête du groupe FA de Montpellier, mardi 24 mai, à partir de 20 h 30, au Boskop à Montpellier. Au programme : Daniel Villanova et Doudouille (« Se faire Dieu mais pas se faire maître »), I-Re Roots Band (reggae), Caédéré (rock-fusion). Participation aux frais : 40 F.

### TOULON

Contre la politique xénophobe, nationaliste et d'exclusion menée par le Front national... contre la banalisation du racisme et du fascisme, les groupes Nada et Région-toulonnaise de la Fédération anarchiste et le collectif libertaire « La Commune » appellent à un rassemblement antifasciste le lundi 16 mai à 19 h, place de la Liberté à Toulon, contre la venue de Jean-Marie Le Pen.

### SAINT-ETIENNE

Le groupe Nestor-Makhno tient ses permanences le premier et le troisième mardis du mois de 20 h à 22 h, salle 15 bis, Bourse du travail de Saint-Etienne. Emission « Rouge et Noir », chaque jeudi de 21 h à 22 h sur Radio Dio (89.5). Tél. : 77.25.05.94.

# Syndicalisme : le calme avant la tempête

(suite de la « une »)  
décennies précédentes, depuis que s'est produit ce que Gérard Noiriel appelle « le véritable "décollage", permettant à l'industrie française de rejoindre le peloton de tête des pays développés » (3).

Ainsi, après l'échec de la grande grève des cheminots de 1920 et une répression qui se traduit par plus de 20 000 révocations, « le mouvement ouvrier amorce un déclin dont il ne se relèvera qu'en 1936 ». En 1920, avant la scission qui conduit à la formation de la CGTU, la CGT comptait 1,6 million de membres et la CFTC 100 000. Toujours selon Gérard Noiriel « les effectifs s'effondrent dans les années suivantes aux alentours de 600 000 ».

Selon Danos et Gibelin, la CGT de Léon Jouhaux revendique 700 000 adhérents en 1935. « Notons qu'elle ne compte guère plus de 200 000 ouvriers et employés de l'industrie privée. La prédominance des organisations de fonctionnaires accentue encore ses tendances réformistes » (4). La CGTU, à direction communiste, rassemble de 200 à 250 000 membres.

En 1932, le syndicat des métaux de la CGTU « ne regroupe plus, pour l'ensemble du bassin industriel de Saint-Etienne, que 150 adhérents, 250 en 1933 mais de nouveau 150 en 1934 et seulement 140 au moment de la réunification » (5). La CGT réformiste compte alors « 50 adhérents pour le bassin, 60 en 1934, 50 en 1933 et 25 en 1932 ». Or, la métallurgie stéphanoise emploie des dizaines de milliers de salariés !

Dans l'ensemble du pays, « entre 1920 et le début des années trente, le nombre des syndiqués dans l'industrie métallurgique ne dépasse jamais 5% de l'effectif total, de même dans la chimie. Dans le bâtiment, le textile, l'industrie extractive, le nombre des adhérents, toutes tendances syndicales confondues, est inférieur à 10%. A tel point que les organisations ouvrières n'ont pratiquement aucune force dans le secteur industriel ». Notons aussi que de 1920 à 1936 il n'y a eu chez Citroën qu'une seule grève supérieure à 24 heures.

Noiriel situe la cause de l'affaiblissement du mouvement ouvrier dans les bouleversements économiques et sociaux de l'époque, la rupture des équilibres démographiques. Il faut mentionner aussi les désillusions, les échecs des années 1919 et 1920. Enfin la crise laisse des traces profondes : de 1931 à 1936, 1,4 million d'emplois ouvriers sont perdus. Le développement du chômage partiel et la mise en place de « l'organisation scientifique du travail » (OST), pour augmenter les rendements, aggravent la situation des travailleurs.

Par leur ampleur et leur spontanéité les grèves qui éclatent en mai 1936 surprennent les dirigeants syndicaux, communistes ou réformistes, qui souhaitent que tout rentre dans l'ordre au plus vite. « Le gouvernement, le PC et la CGT pèsent de tout leur poids, de tout leur prestige pour faire cesser les grèves » (7). Néanmoins

les ouvriers, les employés, les techniciens affluent dans les syndicats. Selon Noiriel, « la chimie, le verre, les métaux ont des effectifs multipliés par 20 ou presque ». L'ancien mouvement ouvrier (tertiaire, fonctionnaires, ouvriers de métiers) est submergé par la masse des syndicats des grandes usines. Le 15 juin 1936, Léon Jouhaux, secrétaire de la CGT réunifiée annonce : « Nous serons aujourd'hui plus de 2 600 000 ».

Quant aux anarcho-syndicalistes, ils se retrouvent soit à la CGTSR (qui n'a, semble-t-il, jamais dépassé les 10 000 adhérents), soit à la CGT où, aux côtés de la minorité syndicaliste révolutionnaire (influencée souvent par la Révolution prolétarienne), ils luttent pour l'indépendance du mouvement ouvrier face à l'Etat et aux partis.

Après une série de capitulations devant la contre-offensive de la bourgeoisie, après l'échec de la grève générale du 30 novembre 1938, les effectifs de la CGT sont en chute libre. 1939 : c'est la guerre. 1940 : Vichy, qui dissout les confédérations et ne laisse subsister que des fédérations d'industries étroitement contrôlées.

En 1945, c'est l'euphorie : la CGT reconstituée annonce 5,5 millions d'adhérents. Mais ça ne durera pas. Les communistes dominent et s'affrontent durement, sur le terrain, avec les réformistes. En 1947, une grève éclate à l'usine Renault de Billancourt, lancée par des militants anarchistes et trotskystes. Au départ la CGT s'y oppose vigoureusement. Jusqu'à ce moment,

## « A l'automne 1947, un mouvement généralisé paralyse le pays. »

en effet, le PCF a condamné les mouvements revendicatifs, car il fallait « produire d'abord ». « La grève est l'arme des trusts », avait proclamé Jacques Duclos. Mais la popularité de cette lutte, qui paralyse totalement la « forteresse ouvrière », est telle que la CGT et le PCF finissent pas s'y rallier, ce qui amène le président du conseil, le socialiste Ramadier, à exiger le départ des ministres communistes. Il faut dire aussi que c'est le début de la « guerre froide »...

A l'automne 1947, un mouvement généralisé paralyse le pays. La CGT en prend la tête. Des incidents violents se produisent, et les réformistes décident de quitter la CGT pour constituer Force ouvrière. A partir de là les effectifs de la CGT s'amenuisent rapidement : moins de 4 millions en 1950, puis chute vertigineuse jusqu'au milieu des années 50 où la centrale se retrouve avec moins d'un million et demi d'adhérents.

Une remontée s'amorce ensuite jusqu'en 1970 où la centrale de Georges Séguy rassemble 2 200 000 syndiqués. Il faut souligner que l'économie est alors en pleine expansion et que si la classe ouvrière (évaluée selon les strictes définitions de l'INSEE) est en recul relatif, elle progresse de 2 millions de personnes

en chiffre absolu, pour atteindre 8,5 millions en 1975.

Nouvelle baisse des syndiqués à partir de la fin des années 70. A l'inverse, le chômage monte, passant de moins de 400 000 demandeurs d'emplois en 1973 à plus d'un million et demi en 1980. Plus le chômage grimpe, plus la chute des effectifs s'accélère. La CGT arrive au début

## « Les restructurations ont démantelé ou amoindri les "forteresses ouvrières". »

des années 90 avec 600 000 adhérents, actifs et retraités. La CFDT descend une pente un peu moins rapide mais passe tout de même de 750 000 affiliés en 1977 à 428 000 en 1990. (Les chiffres de FO ne sont pas connus.) Nous nous retrouvons donc, au point de vue de la syndicalisation, dans une situation qui, par certains aspects, peut rappeler celle des années 30 (encore que, si nous reprenons l'exemple du bassin stéphanois cité par Daniel Colson, le nombre des métallos aujourd'hui syndiqués est certainement beaucoup plus élevé que celui d'il y a soixante ans).

Les restructurations ont démantelé ou amoindri les « forteresses ouvrières ». Gérard Noiriel parle d'une « stratégie de développement » fondée sur le « contournement » de ces forteresses et qui « se traduit par une progressive désindustrialisation des vieux bassins d'emploi, conduisant à une marginalisation progressive de leurs ouvriers » (8). Il donne comme exemple le textile du Nord et des Vosges et les bassins houillers, comme celui de la Loire, « rayés de la carte ».

Au début des années 90, plus d'un million d'ouvriers et autant d'employés sont chômeurs. Une situation qui ne peut pas être sans influence sur la « santé » des syndicats. On évoque parfois les « déserts syndicaux » des PMI qui, dans les zones industrielles, ont remplacé les grandes entreprises de la métallurgie et de la sidérurgie. Il est bien connu qu'il est infiniment plus difficile de constituer une « équipe » syndicale dans une petite boîte que dans une grande, surtout à une époque où la pression patronale, le chantage à l'emploi s'accroissent.

M. Noblecourt, grand homme du Monde, met « l'inexorable déclin » de la CGT, dont il nous entretient régulièrement depuis des années, sur le compte de son immobilisme, de son archaïsme, sur sa tendance à s'accrocher aux « avantages acquis ». M. Noblecourt n'imagine pas ce qu'il deviendrait si la centrale de Montreuil écoutait ses conseils éclairés et se coupait ainsi de ses éléments les plus combattifs. Avec ses collègues de l'honorable quotidien, il adresse les mêmes reproches à FO. Seule la CFDT, qui n'est pas tellement en meilleure santé, trouve grâce aux yeux de ces docteurs en syndicalisme qui rêvent d'un système de cogestion à l'allemande. Il est vrai que dans la

centrale de Madame Notat (devenue interlocutrice privilégiée du pouvoir et du patronat), on peut entendre un responsable proclamer que « le but du syndicalisme, c'est que l'entreprise marche » ! (10)

Outre la situation économique, les désillusions engendrées par le passage de la gauche au pouvoir ont contribué à l'affaiblissement de la CGT et de la CFDT, engagées toutes deux, à fond, jusqu'en 1977, dans le soutien à l'Union de la gauche et au Programme commun. Seul, proclamait-on alors, un gouvernement de gauche pourra satisfaire les revendications des travailleurs !

Sur le plan politique, après cette expérience édifiante, l'abstention de l'électorat ouvrier a atteint les plus hauts niveaux. Le parallèle s'impose, évidemment, avec la « désyndicalisation ». Tout cela n'empêche pas la persistance d'une combativité ouvrière à un degré probablement plus élevé que dans les années 1920-1935.

Rappelons les luttes très dures des sidérurgistes de l'Est en 1979, la grève Talbot à Poissy en 1984, celle de la SNCF en 1986 où les coordinations ont bousculé quelque peu les syndicats. En 1989, la grève Peugeot a duré sept semaines. Nouvelles bagarres des sidérurgistes à Denain, en 1989. En 1991, grève chez Renault, au Mans et à Cléon où « la CGT a éprouvé les pires difficultés pour convaincre les grévistes de reprendre le travail » (11). Il faut mentionner encore de nombreux mouvements dans les PTT, chez les dockers, dans les hôpitaux où les infirmières ont constitué, elles aussi, leurs coordinations.

Pour 1993, le Bilan économique et social, édité par le Monde, évoque un « certain tonus » redonné « aux salariés de Bull, de Thomson CSF, de la SNECMA, de GIAT-Industrie,

## « ...le vide créé serait désastreux sur le terrain... »

de la SNCF ou des compagnies aériennes ». Il remarque encore que « dictée par la crainte de voir un conflit s'étendre à l'ensemble du secteur nationalisé, la volte-face du gouvernement face aux grévistes d'Air-France en dit long sur l'inquiétude grandissante des pouvoirs publics » (12). (Que Balladur ait fait appel à un PDG rocardien pour embobiner le personnel confirme cette analyse.)

L'apparition des coordinations (bien qu'organismes éphémères et aisément manipulés), la formation de petits syndicats SUD, CRC, CNT, souvent à l'initiative de militants exclus de la CFDT ou « excès » de combativité, constituent également des faits significatifs. Si les grands syndicats existants venaient à rendre l'âme, nous n'en porterions pas le deuil, à la condition que cette mort soit précédée d'une naissance, d'une renaissance plutôt, celle du syndicalisme authentique des fondateurs de la CGT, il y a

SOUSCRIPTION

30 000 francs  
pour la librairie  
du  
Monde Libertaire

Notre librairie, la librairie du Monde Libertaire, siège social de Radio Libertaire et du Monde libertaire, a été ouverte au 145, rue Amelot en 1980.

Depuis cette date, d'autres priorités nous ont amenés à ne pas effectuer de travaux, et reconnaissons que le lieu, carrefour des sensibilités libertaires, n'offre plus cette chaleur esthétique propice à la meilleure convivialité anarchiste.

Aussi, avec la volonté bénévole de compagnons professionnels et votre soutien financier, nous avons décidé de réinvestir complètement le 145, rue Amelot, en donnant la meilleure place à ces « deux compères... menant le même combat » (Roger Dadoun) : l'art et l'anarchie.

Il ne manque aujourd'hui que 30 000 francs pour cadrer cette opération (chèque à l'ordre de Publico, en précisant « Soutien travaux »).

La librairie  
est fermée  
jusqu'au  
jeudi 19 mai inclus

un siècle. Sinon, le vide créé serait désastreux sur le terrain où les singes pourraient sauter allégrement par dessus les dernières barrières que peuvent encore dresser les organisations actuelles, si critiquables soient-elles. Nous avons vu qu'en 1936, malgré la trahison des états-majors, les travailleurs ont ressenti l'impérieuse nécessité de s'organiser.

Après une accalmie relative de quinze ans, la tempête s'est levée en 1936. D'autres cyclones balayeront encore la société. Peut-être sommes-nous en 1935 ? Mais le renversement du système social actuel, la construction d'un nouvel édifice seront impossibles si nous ne disposons pas d'une puissante organisation de classe régénérée.

Sébastien Basson

- (1) La Palais Bourbon, pour le Père Peinard.
- (2) Larry Portis, Les classes sociales en France, éditions Ouvrières, p. 108.
- (3) Gérard Noiriel, Les Ouvriers dans la société française, Point Histoire, p. 120. Les précisions suivantes sur l'état du mouvement ouvrier sont également tirées de cet ouvrage, p. 157-158.
- (4) Danos et Gibelin, Juin 36, Petite collection Maspéro, p. 27, tome 1.
- (5) Daniel Colson, Anarcho-syndicalisme et communisme, ACL, p. 84.
- (6) Noiriel, op. cit., p. 158.
- (7) Danos et Gibelin, op. cit., p. 85, tome 2.
- (8) Gérard Noiriel, op. cit., p. 222.
- (9) Alternatives économiques, 4<sup>e</sup> trimestre 1992, source INSEE-recensement.
- (10) Le Monde du 12 mai 1992.
- (11) Le Monde du 21 janvier 1992.
- (12) Le Bilan économique et social, 1993, p. 60.

RUSSIE

# Notes apocalyptiques à propos de Tcherepovets

**Durant l'été 94 aura lieu à Tcherepovets, en Russie, une action de protection écologique visant à régler les problèmes posés par le combinat métallurgique de la ville. Lancée par le groupe libertaire-écologiste « Tcherepovets 94 » — qui prône la**

**méthode de l'action directe —, elle fait suite à celle de l'été 93. Nous avons reçu de Moscou deux textes : le témoignage de l'un des participants dans l'action de l'année dernière, et un communiqué du groupe organisateur (cf. p. 5).**

**M**OUSTIQUES — Les moustiques de cette ville avaient quelque chose d'anormal : flétris, à moitié crevés, se déplaçant avec peine dans l'air trouble. Posés sur nos visages et nos mains, ils ne pouvaient même pas piquer et mouraient sans aide extérieure. Au début, nous nous sommes réjouis, mais nous avons vite compris pourquoi ils étaient si étranges.

**Inscriptions** — Sur la vitrine d'une librairie, rue Lénine, une inscription : « *Les livres soviétiques sont les propagandistes de la paix. Génération après génération, ils forment les hommes soviétiques, des hommes avec une conscience propre* ». Dans une boulangerie sur la rue de la Paix qui se transforme harmonieusement en perspective de la Victoire, une annonce : « *Les ateliers du combinat métallurgique paraissent à la boulangerie* ». Et à côté de la boulangerie, déjà une habitude dans la capitale, mais ici encore hérauts d'un monde nouveau : des kiosques avec des Mars et des Snickers. Germes du capitalisme atrophié et socialisme développé pélemêle. Et enfin, une énorme affiche sur le marché de la ville : « *Le 15 juillet à l'église aura lieu un service solennel pour la renaissance de notre ville* ».

**Enfants** — Dès le premier jour, deux de ces gamins se sont pointés dans notre camp écologique et ont vécu chez nous : ils dormaient dans nos tentes, mangeaient notre rata et se chauffaient à notre feu. L'un avait 11 ans, l'autre 12. Ils sont sans logis, vivent sur le territoire du combinat, mangent quand ils le peuvent et ce qu'ils trouvent. Leurs parents sont des alcooliques qui les ont battus et chassés de la maison. Deux petites bêtes sauvages aux poumons complètement encrassés par le tabac, nous volant nos cigarettes et nos bouts de pain, tramant sans cesse des gamines ou des sales coups, ne parlant qu'en argot. Impossible de ne pas leur crier dessus, mais impossible aussi de

les chasser. Il y en a des dizaines comme ça au combinat. Mais pour le pouvoir, ils n'existent pas. Quand le maire de la ville, Posgalev, est venu au camp, il m'a demandé : « *Ce sont vos enfants ? - Ce sont des sans-logis* », ai-je répondu. Le maire a réfléchi, puis a prononcé fermement : « *Dans ma ville, il n'y a pas d'enfants sans-logis* ».

**Feu de bois** — Dans le pré juste en face de la direction du combinat sont installées nos tentes. Des pancartes : « *Des gens meurent pour du métal* », « *Ne reste pas indifférent* », « *Tcherepovets, ce n'est pas Tchernoobyl. Pour l'instant*... ». « *De l'air propre pour la ville* ». Des feux, des guitares. Près du feu, des invités : chauffeurs routiers, hippies locaux, un travailleur un peu éméché. Le travailleur raconte : « *Quand l'été nous envoyons les enfants de la ville dans des camps de pionniers, la première semaine ils sont "en manque" comme des toxicomanes, ils ont mal à la tête, quelques fois ça va jusqu'à l'évanouissement. Ça vient certainement du manque d'habitude à l'air frais, normal* »...

Où que nous soyons et avec qui que nous parlions, dans les ateliers du combinat, à l'entrée, au marché pendant les piquets, avec les invités, partout on ne parle que d'une chose : des cadavres. « *Il ne se passe pas un jour dans notre atelier sans qu'on enterre quelqu'un* », nous a dit Artem, jeune travailleur du combinat, installé dans notre camp et participant à nos actions... [...] Les maîtres de la métallurgie de Tcherepovets se battent contre les habitants de leur propre ville, otages du combinat. La bienveillante mairie transfère chaque année dans un autre quartier de la ville les habitants d'un ou deux immeubles à côté du combinat... et y installe des foyers : elle y loge des étudiants résignés et des Chinois encore plus résignés, esclaves exportés par centaines pour le combinat. Celui-ci

engloutit ces gens comme des matières premières, du combustible, et les rejette, scories.

**Personnes** — Ils se tiennent devant moi, ils ont le même âge que moi mais ressemblent à des vieux de 50 ans. Natacha et Boris, paralysés de naissance : merci au combinat. Natacha marche à peine, et à l'épaule de Boris pend un bras inerte. Personne ne veut les embaucher ; ils reçoivent leur dix mille d'invalité de l'Etat. Lui est de plus épileptique, elle, a de l'asthme. Et quand la nuit ils débranchent les installations nettoyantes existantes (pitoyables suppétifs) afin d'améliorer la productivité, les crises d'asthme de Natacha commencent et Boris appelle les urgences. Que puis-je dire à ces gens ? Et que dire à ce vieil homme qui s'est approché de moi pendant un piquet sur le marché et qui a prononcé à voix basse : « *Partez, rien n'en sortira. Passez au nouveau cimetière, ouvert il n'y a pas longtemps. Regardez combien il y a de tombes fraîches. De toute façon, nous crèverons tous bientôt. Nous avons peur, nous ne pouvons rien. Qu'est-ce que vous pourriez faire ? S'il y avait ici une coopérative où l'on mettrait à mort sans mal, je m'y rendrais tout de suite* ».

Qu'est-ce que je peux lui dire ? Appeler à la révolution sociale et écologique, à l'auto-organisation ? Encore et encore répéter, d'une voix enrouée par les piquets que si les habitants de cette ville condamnée n'ont rien à perdre, n'est-ce pas mieux de se sentir homme, ne serait-ce que pour un instant, plutôt que comme du bétail traqué ? Je ne sais pas. Mais je n'ai pas pu lui dire ça. Les mots me sont restés en travers de la gorge.

**Filtres** — Il y a quelques années des Japonais ont proposé à la direction du combinat de poser gratuitement des filtres nettoyeurs sur les cheminées. Cela n'aurait pas amélioré radicalement l'écologie (aucun moyen de rapiécer la technologie vieillie du combinat, la fumée s'échappe de chaque trou), mais quand même... Pour ces filtres, ces Japonais ne demandaient qu'une chose : qu'on leur laisse la saleté qui s'y serait déposée et ils lui trouveraient une quelconque application utile. Mais l'administration n'a pas accepté cette proposition. Elle a probablement décidé que tout ce que rejette le combinat dans l'atmosphère

doit nous revenir à nous, hommes soviétiques (maintenant on dirait « *chers citoyens russes* »).

**Statistiques** — Il n'y a pas longtemps, au combinat, on a mesuré le niveau de bruit. Une commission munie d'appareils acoustiques est passée dans les ateliers ; avant elle, le contremaître est entré en courant dans les ateliers et a ordonné qu'on arrête les machines. La commission est venue, a mesuré le bruit, est repartie, les machines se sont remises au travail.

Dans Tcherepovets, il n'y a pas un seul médecin du travail, ce qui veut dire qu'il n'y a pas non plus de maladies professionnelles... Selon presque tous les paramètres, les rejets du combinat sont plusieurs fois supérieurs à la limite de concentration acceptable, et le coefficient de maladies est bien plus élevé que la moyenne russe. « *En revanche, en ce qui concerne les maladies oncologiques, à Tcherepovets, tout est normal* » n'ont rien trouvé de mieux à dire les bienveillantes autorités de la ville. « *Oui, simplement chez vous, même les cellules cancéreuses ne survivent pas* » lui a brièvement jeté au visage une des participantes de notre camp.

Jusqu'à la pérestroïka, une part importante des travailleurs était constituée de Chinois-esclaves, de zeks (1) (au choix : les mines d'uranium ou ici) et de jeunes enthousiastes passés par le komsomol.

Nous sommes sur le cinquième haut fourneau, le plus grand du monde, ouvert au 28<sup>e</sup> congrès du Parti. Il n'y a pas longtemps est mort un jeune gars de 27 ans. Il a respiré de l'eau phénolée dépassant de 60 fois le niveau de concentration des matières dangereuses autorisées. Sa femme, restée veuve avec deux gamins sur les bras, a voulu faire un scandale : on lui a donné, à la place d'une chambre dans un foyer, un vrai appartement...

« **Zone** » — Le soir même de notre arrivée à Tcherepovets, nous sommes allés voir la zone industrielle. Et nous nous sommes perdus. Des masses de métal hurlant et les ténèbres de la nuit nous ont engloutis. Kilomètre après kilomètre, nous avons marché dans cette zone et toujours pas de sortie. Des colosses gigantesques du début des années 50 se dressaient autour de nous, claquant de leurs mâchoires de fer et jetant vers le ciel d'énormes flambeaux, rejetant des nuages de fumée grise et rouge et des copeaux métalliques. Dans les usines, personne, rien qu'un grondement menaçant et des torrents de flammes : la fonte qui se déverse. En regardant cette immensité infernale, inhumaine et sans âme, on est glacé d'horreur et de désespoir. Combien de dynamite, de

victimes, de larmes, de grèves de la faim pour briser ce monstre, casser la glace autour de cette zone ? Pendant le temps où nous sommes restés à Tcherepovets ne m'a pas quitté ce sentiment double, mêlé : un réalisme cru mêlé à un symbolisme expressionniste. Les gens, les cheminées, la nature mourante aux feuilles vertes carbonisées sur les bords, tout était réel à l'extrême, à portée de main, et ô combien symbolique... « **Zone** », un mot qui comprend tout, des sous-sols de la Loubianka et des miradors de la Kolyma (2) aux temples sans âmes de l'industrialisme à Tcherepovets.

**Nous** — Nous n'avons pas gagné. Nous sommes retournés chez nous, et la « **Zone** » est restée en place. Le combinat n'a pas été transporté hors de la ville, il n'y aura pas cette année de nouvelles techniques de production de métal, écologiquement propres. Et pourtant... Le tsar et dieu local tout puissant, le directeur Lopoukhine, a eu vraiment peur quand 7 mecs et nanas (des anarcho-écologistes) se sont pointés dans son cabinet, ont refusé de sortir, et, insolence sans précédent, ont attaché la porte avec une forte corde, refusant de le libérer tant qu'il ne les aurait pas écoutés et exprimé sa position. Et les pouvoirs locaux n'ont pas pu non plus chasser d'une cheminée Kiril Privezentsev qui avait déclaré une grève de la faim "sèche" ; c'est en vain que les OMONtzy l'ont battu à coups de matraque à une hauteur de 40 mètres, sur une plateforme branlante et instable, en haut d'une cheminée. Et une femme inconnue de nous, mère d'un petit enfant, n'a-t-elle pas écrit dans le journal : « *La prochaine fois, je serai avec eux sur les cheminées*... ».

Nous n'avons pas vaincu. La « **Zone** » se maintient encore. Mais nous reviendrons, nous serons plus nombreux. Et avec nous, il y aura cette femme.

**Pluie** — Le troisième jour une petite pluie a commencé à tomber. Attention, m'a dit un camarade. Je n'ai pas compris tout de suite, puis j'ai senti : sur les mains, le visage, la langue, ce n'était pas une humidité rafraîchissante, mais comme une légère solution acide, piquant la peau. Le vent venait du combinat.

Piotr Riabov

(1) Zeks : détenus du goulag.  
(2) Loubianka : siège moscovite du KGB et Kolyma : région sibérienne concentrationnaire.

N.B. : pour tout contact avec le groupe d'action écologique :  
— 109518 Moscou, Saratovskaja Ulitsa, D3, Korp2, Kv46, Kiril Privezentsev. Tel: 173-69-27 ;  
— 125475 Moscou; Ulitsa Dybenko, D38, Kv36, Piotr Riabov.

Pour mieux connaître la Fédération anarchiste commandez à la librairie du Monde Libertaire « LA BROCHURE ANARCHISTE n° 8 **Ordre moral... analyses et propositions anarchistes** 20 francs (Libellez votre chèque à l'ordre de Publico)

RUSSIE

# Le Groupe d'action écologique dénonce la pollution à Tcherepovets

**Se faisant l'expression du Groupe d'action écologique « Tcherepovets », Kiril Privezentsev dénonce non seulement le problème de la pollution métallurgique auquel est confrontée la ville de Tcherepovets, mais aussi souhaite susciter l'intérêt des libertaires et autres écologistes extérieurs à la Russie. Tcherepovets a besoin de la mobilisation de tous. Soutenez l'initiative, informez-vous, et allez sur place à l'été prochain, si vous vous rendez en Russie.**

**L**A SITUATION ÉCOLOGIQUE catastrophique qui règne dans la ville de Tcherepovets (300 000 habitants), située au nord de la Russie, est due au combinat métallurgique qui y est installé. Ce combinat, un des plus grands de Russie, construit au début des années 50, rejette chaque année dans l'atmosphère plus de 500 000 tonnes de matières nocives, déverse dans le bassin de la Volga plus de 60 millions de m<sup>3</sup> d'eaux polluées ; chaque année s'accumulent plus de 5 millions de tonnes de déchets dangereux. Parmi les produits rejetés par le combinat, on trouve de l'hydrogène sulfuré, de l'ammoniac, de l'acide cyanhydrique, de l'oxyde de carbone, du mercure, des métaux lourds... en tout plus de 200 substances différentes. Leur concentration dépasse la norme acceptée de deux à dix fois et même plus. La population de la ville déperit. Le taux de maladie est de 1,5 à 3 fois plus élevé que la moyenne russe et l'espérance de vie, selon des sources non officielles, est de 59 ans. Particulièrement alarmantes sont les données sur la santé des enfants et la hausse de la mortalité infantile.

Le combinat métallurgique tient une place cruciale dans l'économie de la région : plus de la moitié des habitants de la ville en dépend directement. L'administration du combinat est le vrai maître de la ville, les pouvoirs locaux lui sont complètement soumis. A Tcherepovets, les lois russes en vigueur en matière d'écologie sont grossièrement ignorées. La conduite de l'adminis-

tration a un caractère ouvertement criminel. La situation économique de l'entreprise est tenue secrète. Il y a cependant de sérieuses raisons de soupçonner des malversations financières de la part de l'administration.

Tcherepovets n'est pas une exception. L'industrie métallurgique est le premier facteur de pollution en Russie devant l'industrie atomique et chimique : elle est responsable de 30% du rejet des matières nocives. Les problèmes socio-économiques sont également une des caractéristiques de Tcherepovets. Dans ces conditions, nous considérons comme indispensable une action collective, visant à une résolution globale des problèmes à la fois écologiques et socio-économiques de la métallurgie russe. Le combinat a irrémédiablement vieilli sur le plan technologique. Bon nombre de ses installations les plus importantes sont en état d'avarie permanente. Dans sa forme actuelle, ce géant industriel ne peut plus continuer à exister.

La modernisation radicale de la production sur la base de technologies propres (il en existe des exemples dans la pratique russe et mondiale) serait une réelle solution, à condition que les travailleurs du combinat voient leur emploi assuré pendant le processus de reconstruction. De tels plans de réorganisation du combinat de Tcherepovets existent, mais ils sont ignorés par l'administration qui mène la ville à l'abîme.

Sur cette base, nos revendications sont les suivantes : assurer une production écologiquement propre et conserver les emplois.

**Les actions menées** — En juillet-août 1993, des représentants du mouvement écologique radical de Russie et d'Ukraine, des anarchistes et des démocrates de gauche ont organisé à Tcherepovets le premier camp inter-régional écologique de protestation. C'est la septième action de ce type en Russie depuis 1989 (cf. *Notes apocalyptiques à propos de Tcherepovets*, Piotr Riabov, p. 4).

En définitive, le soviét de la ville a pris une recommandation obligeant l'administration du combinat à présenter dans les plus brefs délais un plan de reconstruction de l'entreprise, en accord avec une expertise écologique. Cette recommandation est en accord avec la loi de la Fédération de Russie sur la sauvegarde de l'environnement. Notre action a reçu le soutien des syndicats libres du combinat de Tcherepovets, de la commission écologique du soviét de la ville et d'une série d'autres organisations.

**Une lutte à continuer** — Depuis l'été 1993, la situation à Tcherepovets a gravement empiré. Sous prétexte de difficultés économiques, les programmes écologiques déjà en place (eux-mêmes insuffisants) ont été abandonnés : la direction s'est, en fait, refusée à résoudre le problème. De nouveaux plans de fonctionnement du combinat sont élaborés, plans criminels et contredisant toutes les exigences élémentaires de la sécurité écologique. En même temps, les avaries se sont multipliées, et par conséquent, la quantité de rejets nocifs a beaucoup augmenté. On est, de fait, entré dans une étape décisive de la catastrophe. Si l'on ne l'arrête pas, la ville est vouée à une douloureuse agonie dans les années qui viennent.

Il faut noter qu'après le coup d'Etat de septembre-octobre 1993, à Tcherepovets comme dans toute la Russie, les droits des organes représentatifs locaux et ceux des associations ont été sérieusement réduits. Les pleins pouvoirs de l'administration se sont encore étendus, ce qui rend beaucoup plus difficile tout contrôle sur les activités de la direction du combinat.

Notre groupe continue la lutte pour Tcherepovets. En été 1994, aura lieu un nouveau camp de protestation, auquel participeront des militants d'organisations radicales de Russie et d'ailleurs. Nos buts restent les mêmes : obtenir que la production devienne écologiquement inoffensive tout en conservant les emplois. Notre objectif est d'aider la population de la ville à s'organiser et à se battre pour ses droits. Notre méthode : l'action directe. Nous ne craignons pas les conflits avec le pouvoir et les tenons pour inévitables.

Nous avons l'intention de fonder à Tcherepovets des groupes d'action écologique, regroupant les gens selon leur lieu d'habitation, de mener des actions avec les syndicats du combinat. Nous voulons forcer

l'administration à prendre des décisions qui répondent à nos revendications et assurer un contrôle direct des citoyens sur leur exécution.

Nous nous adressons aux militants des mouvements écologiques de Russie et de tous les pays du monde. Nous continuerons la lutte pour sauver Tcherepovets jusqu'à la victoire. Nous avons besoin de votre aide. Nous sommes intéressés par des informations sur les aspects écologiques et techniques de la métallurgie. Nous avons besoin de gens prêts à participer à notre travail, en particulier au camp de protestation de cet été. Nous avons besoin enfin de soutien

financier. Nous serons reconnaissants à tous ceux qui collaboreront avec nous d'une manière ou d'une autre.

Il est temps pour le mouvement écologique de Russie et des autres pays d'URSS de se pencher sur les problèmes de la métallurgie. La campagne de Tcherepovets ne devrait être qu'un point de départ. Le danger que présente la catastrophe écologique russe actuelle nécessite des efforts internationaux.

**Kiril Privezentsev**  
(pour le Groupe d'action écologique « Tcherepovets »)

ITALIE

## Le XXI<sup>e</sup> congrès de la Fédération anarchiste

Du 23 au 25 avril, s'est tenu, dans le local historique du groupe de Milan, le XXI<sup>e</sup> congrès de la Fédération anarchiste italienne. Un congrès qui survenait — ce n'est pas un hasard — alors que la situation politique dans l'Etat italien plus qu'ailleurs est à une époque charnière, avec le retour d'une droite musclée, la poussée de bourgeoisies régionales imbuës de racisme anti-méridionaux, et l'incapacité de la gauche aujourd'hui réunie avec son extrême, à conserver la confiance populaire sur laquelle se fondait son influence. De ce fait, seuls les anarchistes ont les propositions sociales aptes à mettre en œuvre un changement révolutionnaire de société.

C'est dans ces conditions, et après en avoir fait une ample analyse, que nos compagnons ont discuté des investissements sociaux que devaient faire les anarchistes fédérés ou non (le congrès étant ouvert à tous les groupes qui veulent travailler avec la Fédération). Ainsi la question des investissements dans les communes, appelés communément dans le mouvement anarchiste italien « municipalisme libertaire », a-t-elle été longuement mise en débat puisqu'il s'agissait de décider d'actions cohérentes avec les buts que se fixent les anarchistes, actions qui soient complémentaires à celles que mènent nos compagnons italiens sur le terrain syndical. Quant au monde du travail, il a été justement rappelé que les luttes devaient se mener loin des bureaucraties syndicales et de leurs intérêts, comme le font les anarchistes en Italie, en particulier dans les comités de base.

Enfin, il a été rappelé que les anarchistes, parce qu'ils n'ont pas de patrie, ont besoin de s'organiser et de se développer dans le monde entier ; en conséquence, de pressants appels ont été lancés afin de renforcer la commission aux relations internationales de la FAI et les activités de l'Internationale des fédérations anarchistes (IFA).

Nous vous tiendrons ultérieurement au courant des motions prises par le congrès ainsi que des interviews que nous avons réalisées.

Le secrétariat  
aux Relations Internationales de la FA

RADIO LIBERTAIRE (89.4)

FÊTE DE KOUMBI

(l'émission du village africain en France)

SAMEDI 14 MAI

14 h - 23 h

Réflex, 14, rue de Nanteuil  
(M<sup>e</sup> Convention), 75015 Paris  
Débat sur l'Afrique du Sud, chants,  
dances, contes, repas...

# A la découverte du lecteur-type

« Ne jamais désespérer », voilà une devise qui conviendrait parfaitement au lecteur du *Monde Libertaire*. Nous vous avons soumis, en mars 1993, un questionnaire très indiscret, à nous renvoyer afin de cerner qui nous lisait. Et de promettre de vous en donner les résultats dans les semaines suivantes. Las, le « destin » ne l'aura pas voulu ainsi. Mais enfin, compagnes et compagnons, le voici : le lecteur-type du *Monde libertaire* !

**P**REMIER CHIFFRE : vous avez été 294 très exactement à nous répondre, score honorable s'il en est, qui ne constitue somme toute que le taux classique de réponses à de telles enquêtes (entre 5 et 10 % des lecteurs). Mais le lecteur-type, quel est-il ? C'est simple, il n'existe pas ! C'est ce qui a constitué pour nous le principal obstacle à l'élaboration de cette caricature statistique de vos réponses. Mais, après tout, n'est-il pas normal qu'il en soit ainsi, de la part d'individus (donc uniques) anarchistes (ce qui n'arrange pas les choses en matière de caractère). Alors puisqu'il faut en passer par la caricature (comme tout sondage), allons-y.

Le « lecteur de ML » est un homme, plutôt jeune ou d'âge moyen, employé ou étudiant qui habite principalement des villes grosses ou moyennes, même s'il ne dédaigne pas la campagne. Il ne manque pas d'ardeur militante, ni d'investissement dans une, voire plusieurs associations ou mouvements et s'intéresse à tout.

Des preuves ? 82% des lecteurs ayant répondu étaient des hommes. 46,6% ont moins de 35 ans (20,7% ont moins de 25 ans, 25,9% de 26 à 35 ans, 27,2% de 35 à 45 ans, 11,9% de 46 à 55 ans et 13,5% plus de 50 ans), même si toutes les tranches d'âges sont bien représentées. Nous pouvons cependant noter un très net pic dans la tranche 25-35 ans parmi les militants FA qui ont répondu (51,7%) à l'inverse des lecteurs non-FA (15,3%).

Nos lecteurs habitent à 33,3% dans des villes moyennes, à 22,8% dans des grosses villes (plus 19% dans leurs banlieues) et 23,1% dans des villages. Nous retrouvons évidemment plus de militants FA dans les grosses villes (39,7%) et plus de lecteurs non militants FA dans les villes moyennes ou la campagne (34,7 et 24,6%). Question d'implantation... d'où l'importance pour l'organisation, mais aussi pour les lecteurs, de l'existence de ce journal qui constitue un lien indéniable pour une population très éparpillée. Nous y reviendrons.

## AVIS

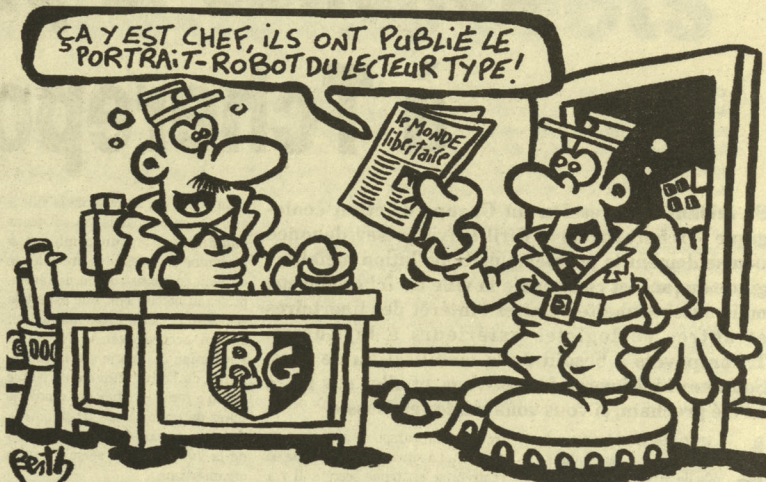
Pour celles et ceux qui le désirent, nous pouvons vous envoyer les statistiques complètes et la retranscription des suggestions et critiques contre 6,70 F en timbres. Ecrire au *Monde libertaire*, 145, rue Amelot, 75011 Paris.

Il occupe les emplois suivants : employé (22,8%), étudiant (17%), retraité (10,9%), cadre (9,9%), technicien (8,5%), ouvrier (7,5%), chômeur (6,8%) et travailleur non salarié (3,1%). Une répartition relativement homogène qui correspond au « public » que nous visons et reflète l'état général de la société, notamment l'affaiblissement des professions ouvrières.

48,3% sont militants d'associations et 38,8% ont des velléités d'activisme, des proportions normalement différentes pour les lecteurs qui ne militent pas à la FA (36,4% de militants mais 47% que ça démange). Ces militants sont dans l'ordre : syndiqués (54,2% des militants soit plus de 25% des réponses au questionnaire), militants d'associations culturelles (44,4% des militants), humanitaires (une surprise : 31,7% d'entre eux), écologistes (23,9% mais 34,9% chez les militants qui ne sont pas à la FA), antiracistes ou antifascistes (22,5%), d'associations sociales (18,3%), de cercles philosophiques (17,6%), de mouvements pacifistes (14,8% mais 29,1% chez les militants non FA), membres d'associations de quartier (9,2%) comme de partis politiques (9,2% également) et enfin antisexistes, lanterne rouge (4,2% d'entre eux). Nous avons pu constater qu'un très grand nombre de ces militants agissaient, en fait, dans deux ou trois mouvements ou associations simultanément, surtout parmi les militants hors-FA. Les membres de la FA se limitent beaucoup plus vite, ce qui explique que les scores sont en moyenne inférieurs d'un tiers à une moitié. Tous ces militants se trouvent très bien dans leurs mouvements (62%) mais, simultanément sont en attente de propositions (65,5%).

Les lecteurs qui nous ont répondu ne sont donc pas des gens comme les autres. D'une manière générale, ils se connaissent (53,7% sont en contact avec des militants de la FA et 52,4% avec des anarchistes non adhérents à la FA). Cependant, un cinquième d'entre eux (21,1%) n'est en contact avec aucun anarchiste, ce qui est une proportion très importante et sans doute très handicapante pour le mouvement libertaire. Répétons donc l'importance de ce journal pour les contacts entre les anarchistes.

Il est essentiel que le ML soit distribué en kiosque. C'est d'ailleurs en kiosque que vous l'avez découvert principalement (23,8%), premier des modes de prise de contact avec le journal, suivi des bons amis qui, un jour, vous disent : « J'ai un super journal à te faire lire ! » (18,4%).



Cependant, le travail des militants de la FA, leurs collages d'affiches, leur présence à des meetings cumulés représente le mode le plus important de prise de contact, et sans doute le plus efficace (respectivement 15%, 7,5% et 12,2%, soit au total 34,5%).

Celles et ceux qui ont répondu à ce questionnaire ne sont peut-être pas des lecteurs comme les autres non plus. C'est du moins comme ceci que j'interprète l'assiduité et l'attachement très marqué qu'ils ont pour le journal : 46,6% sont des abonnés et 27,9% des lecteurs réguliers, contre 12,2% de lecteurs occasionnels qui le lisent quand ils l'ont sous la main. Restent évidemment quelque 12,2% de lecteurs assidus qui n'ont pas encore compris que s'abonner leur reviendrait moins cher et nous soutiendrait plus efficacement que l'acheter toutes les semaines... Plus de la moitié des abonnés le sont depuis 6 mois à 6 ans (8% à moins de 6 mois, 32,8% de 6 mois à deux ans, 20,4% de 3 à 6 ans, 11,7% de 7 à 10 ans et 13,9% depuis plus de 10 ans). Apparemment, notre lectorat est relativement tournant, comme il est relativement jeune. Peut-être avons-nous du mal à conserver nos lecteurs ?

Visiblement, tout vous intéresse dans le ML : il a un contenu différent pour 36,1% d'entre vous, il permet de garder le contact avec le mouvement anarchiste pour 38,4%, il vous permet d'approfondir vos réflexions pour 38,8%. Que demander de plus ? Qu'il vous informe : vous n'êtes que 18,4% à nous lire dans ce but. Sans doute est-ce un défaut de ce journal qui abonde en réflexions mais remplit avec difficulté sa mission d'information. Défaut d'un journal militant, d'opinion et surtout principalement bénévole. Vous êtes d'ailleurs nombreux (mais comment le chiffrer) à nous suggérer de vous donner plus d'infos sociales, plus d'infos sur les activités des groupes FA, plus de contre-information... Dont acte. Mais les sujets qui vous intéressent, ce sont

tout d'abord nos idées : vous êtes 57,5% à avouer votre faible pour la philosophie et l'éthique anarchiste. Ensuite viennent les infos sociales (40%), l'antifascisme (32,7%), l'antimilitarisme (28,9%), les infos générales internationales (25,9%), l'éducation (21,1%), le mouvement anarchiste international (19,7%), la culture (18,7%), l'écologie (14,3%), le syndicalisme (13,3%), le féminisme (11,9%) et bonne dernière, l'économie (11,2%). Honte sur nous qui avions oublié de mentionner dans le questionnaire des sujets aussi importants que l'anticléricalisme ou la prison. Seuls quelques-uns d'entre vous ont pensé à nous le rappeler.

Quant à l'équipe rédactionnelle, nous pouvons être satisfaits puisque vous êtes 66,7% à apprécier l'ouverture du journal (3,1% trouve la ligne éditoriale trop ouverte, 5,1% la trouve incohérente, 8,8% la trouve fermée, 2,4% trop fermée et 2,4% sectaire).

Indulgence toute relative, d'ailleurs. Vous ne nous avez pas ménagé vos conseils et vos critiques. Cette partie du questionnaire s'est de plus révélée très ardue à traiter, et pour tout dire, je ne pense que nous y soyons parvenus. Trop de diversité dans les réponses, même si certains constats reviennent souvent. Beaucoup d'entre vous apprécient nos articles de fond, nos débats et la plupart de nos rubriques. Vous êtes d'ailleurs très nombreux à nous demander d'en mettre plus : plus de pages, de couleur, plus d'idées, plus d'infos, plus de dessins, de photos, de contributions extérieures à la FA ou au mouvement libertaire (pour ne rien vous cacher, elles sont déjà très nombreuses), plus d'histoire du mouvement (ce que nous avons essayé de faire cette année), plus d'humour, moins de tristesse. Mais aussi pour d'autres : trop de débats, surtout s'ils sont stériles ou flirtent avec la langue de bois, trop de dessins, des articles

trop longs, pas assez de rigueur et un côté « ado révolté » qui dérange parfois, un côté sectaire pour certains... Difficile de trouver une synthèse de tous vos désirs, si ce n'est qu'il nous faut donc faire un journal le plus complet et le plus riche possible, tout en veillant à ce qu'il soit accessible à tout le monde. Tâche difficile que nous essaierons de remplir avec bonheur.

Bertrand Dekonink  
(gr. Louise-Michel - Paris)

## PARUTIONS

### PRESSE

Le n° 16 de *L'Encre noir*, revue anarchiste éditée par les groupes Caussimon (Nancy) et Ne Plus subir (Moselle/Bas-Rhin) et la liaison de Saint-Dizier, vient de paraître. Il est disponible contre trois timbres à 2,90 F, en écrivant au CREB, BP 16, 54550 Pont-Saint-Vincent.

### PRESSE

Le n° 1 de *Drapeau noir* (nouvelle série), périodique du groupe Pierre-Joseph Proudhon de la FA vient de paraître. On peut se le procurer contre 5 F auprès du CESL, BP 121, 25015 Besançon cedex.

### PRESSE

Les éditions de La Vache Folle viennent de publier un album (format demi A4) des œuvres d'André Robèr. Sur une soixantaine de pages (en couleur), découvrez les tableaux de notre compagnon, agrémentés d'une préface de Julien Blaine et de textes de Daniel Germain, Dominique Keller et Ytak. En vente au prix de 80 F à DCC, 3, place de l'Hôtel-de-Ville, 13360 Roquevaire (chèque à l'ordre de l'association) ou à la librairie du Monde Libertaire (chèque à l'ordre de Publico).

AMIES LECTRICES  
AMIS LECTEURS

## Distribuez les invendus du « Monde libertaire »

Depuis quelques mois, grâce aux efforts consentis, les ventes de notre hebdomadaire progressent, tant au niveau des abonnements qu'au niveau des ventes à la criée ou en kiosque. Efforts consentis tant dans le domaine de la présentation, de la qualité des articles que de la promotion.

Ainsi, nous avons sorti un numéro de 12 pages, sans augmentation de prix, ceci juste avant les vacances de Noël. De la même façon, à l'occasion de la Cinquième semaine de la presse dans l'école, nous avons fourni gratuitement plus de 5 000 exemplaires du n° 950 à 2 100 établissements scolaires. Ce numéro a été sorti en deux couleurs, avec une pagination augmentée (12 pages), toujours sans majoration de prix. Ces petites améliorations ont été favorablement accueillies par nos lecteurs (les mécontents peuvent encore nous écrire).

Sur le plan du contenu, nous nous efforçons, grâce à notre réseau militant, de coller aux événements et surtout de faire connaître le point de vue des anarchistes sur une actualité parfois très agitée à laquelle ils participent (Rennes, Lyon, Nantes...). Nous allons essayer d'accrocher ce rôle dans les mois à venir, à travers le réseau national que représentent les groupes et liaisons FA. Au point de vue de la diffusion, un maillage se met lentement, mais sûrement, en place pour assurer le suivi de notre hebdo, et surtout pour essayer d'améliorer cette diffusion, là aussi avec la participation des militants FA. La diffusion et la promotion de notre titre restent en effet un enjeu primordial, ne serait-ce qu'au niveau des retombées financières.

Ce n'est pas trahir un secret que de dire qu'il n'y a pas 150 000 militants à la FA, et que ceux-ci ne peuvent pas être présents partout. C'est donc aussi à vous, chers lecteurs, si vous le souhaitez, d'assurer la promotion du *Monde libertaire*, en vue de mieux le faire connaître. Que vous habitiez dans un village, une banlieue, une ville moyenne, une mégapole ; que vous soyez isolé ou pas ; que vous ayez ou pas la possibilité ou l'envie de coller des affiches ML... vous pouvez participer, sur votre lieu de vie ou de travail, dans le cadre d'une association, à la promotion de notre titre. Comment ? Notre tirage est habituellement supérieur à notre potentiel de vente. Ce système nous permet de répondre à une forte demande à l'occasion d'événements exceptionnels (manifestations pour la laïcité, contre le CIP...), sans effectuer de tirage (coûteux). Ce système a hélas l'inconvénient de générer aussi des invendus, qu'il nous semble aberrant de passer au pilon. Nous vous proposons donc de vous les faire parvenir pour que vous les diffusiez gratuitement autour de vous. Il s'agit là d'un matériel de propagande peu onéreux, dans la mesure où un paquet de 200 exemplaires vous sera envoyé contre un chèque de 41 F (somme qui couvre uniquement les frais de port), à l'ordre de Publico. Il s'agit là d'un matériel disponible de façon régulière, inépuisable. Alors autant que ces invendus servent à répandre nos idées. Commandez, dès à présent, votre paquet à écouler aux abords des plages, aux sorties d'entreprises, de lycées, de facultés, sur les marchés, près des gares, aux sorties de métro... des paquets à écouler de la main à la main, sur les voitures en stationnement ou dans les boîtes aux lettres. Tout doit disparaître des caves de notre librairie !

Voilà une façon originale de soutenir le ML et de participer à son développement.

Jean-Jacques Legois  
(administrateur du « Monde libertaire »)

## Ciné sélection

### Regard sur un film israélien : « La Vie selon Agfa » de Assi Dayan et sur un film algérien : « Youcef ou la légende du septième dormant » de Mohamed Chouikh

EST-CE LIÉ à l'indignation que le massacre d'Hébron a suscitée, à la difficile négociation de la paix dans les territoires occupés, à l'intérêt que crée l'actualité toujours sanglante des rebondissements dans le conflit israélo-palestinien ou est-ce dû aux événements d'Algérie où l'assassinat et le terrorisme aveugle dominent ? Quoi qu'il en soit, le film israélien *La Vie selon Agfa* de Assi Dayan et le film algérien *Youcef ou la légende du septième dormant* de Mohamed Chouikh tiennent la route. Et pourtant aucun des deux films n'exploite vraiment l'actualité.

**La Vie selon Agfa** — Assi Dayan, fils de Moshe Dayan, situe son film dans un seul lieu, un bar, un bar très ordinaire dans une ville très ordinaire, à Tel-Aviv. *La Vie selon Agfa* est de structure narrative classique, tourné en noir et blanc, sobre. Toute l'action du film se déroule entre l'ouverture et la fermeture du bar. La patronne est israélienne, les cuisiniers palestiniens. Microcosme de la société israélienne, les personnages du film rêvent tous d'un ailleurs. Ils travaillent là, faute de mieux, mais cherchent encore leur place et une autre vie. Le flic malchanceux rêve de la bonne prise et de reconnaissance ; la serveuse droguée espère un pays où la drogue serait moins chère et veut émigrer ; la patronne rêve d'une vie tranquille aux côtés de l'homme qui l'aime... Et en une nuit, et après une visite de soldats israéliens de Tshahal, d'immondes fascistes, leur destin va basculer. Le film se termine dans un

bain de sang. Et alors qu'il est en noir et blanc, le sang gicle tellement que vous ne serez plus sûr de la couleur entrevue. La fille du bar prend des clichés, elle rêve de vivre de son art. C'est elle qui mitraille, pour ainsi dire avec bonheur, les poses, les visages. Ce sont ses photos, ses instantanés, qui vont tout révéler... d'où le titre du film.

Assi Dayan voulait être philosophe, il a beaucoup voyagé, joué des rôles (interprète remarqué dans *La promesse de l'aube* de Jules Dassin et dans bien d'autres films), avant d'écrire des scénarios, des livres et de réaliser des films. Quand on lui a reproché, au Festival de Berlin, d'avoir fait un film trop violent, il a prêté cette violence-là à tout le monde et à tous les pays. Les événements lui ont donné raison.

**Youcef ou la légende du septième dormant** — Mohamed Chouikh a fait ses débuts en tant qu'acteur. L'ouvrier algérien fouillé à poil et humilié dans *Elise ou la vraie vie* de Michel Drach, c'est lui. Le fils et frère combattant du *Vent des Aurès*, c'est encore lui. Les films qu'il réalise sont marqués par les récents événements graves survenus en Algérie. Le jour de la sortie de son premier long métrage, *La Citadelle*, les jeunes sont dans la rue, affrontant la police, l'armée, la torture et la mort. C'était en octobre 1988. Leur élan ouvrira une brèche en Algérie : des journaux naissent, un désir de démocratie se fait jour. Une période somme toute heureuse, qui se

termine avec la mort de Boudiaf, la déconfiture des élections et les islamistes se muant en terroristes.

En voyant le film, on pense au destin de Boudiaf, revenu au pays après un long exil, empêché dans sa volonté de réformateur et assassiné. Les tueurs et commanditaires de l'attentat courent toujours. On pense à Boudiaf, mais Chouikh avait écrit son film bien avant ces événements : « Mon scénario avait été accepté bien avant l'arrivée de Boudiaf en Algérie. Pendant le tournage, Boudiaf a été assassiné ; j'ai alors donné le surnom d'El Watani, le patriote, à Youcef. Beaucoup de militants avaient porté ce surnom... »

*Youcef ou la légende du septième dormant* s'appuie sur la légende du septième dormant, légende qui existe dans le Coran, dans la Bible et aussi dans la religion hébraïque. C'est le retour d'un juste parmi les siens, alors que des années ont passé. Ce stratagème permet au réalisateur de faire visiter une société dans son ensemble : les jeunes, les femmes, les anciens frères combattants devenus bourgeois, notables et bureaucrates... Pour que Youcef croit ses yeux, on organise pour lui, pour « un frère, arrivé en retard » des fêtes de l'indépendance. Ceux qui ont fait la révolution algérienne que diraient-ils de l'Algérie d'aujourd'hui ? C'est en somme la question que le film pose dans un langage de cinéaste.

A vous de voir !

Heike Hurst  
(« Fondu au noir »)

## Associations

### BRETAGNE : TOURNÉE « BONAVENTURE » A RENNES ET GUINGAMP

L'école libertaire « Bonaventure » de l'île d'Oléron fait une tournée en Bretagne, où chaque rencontre sera agrémentée d'une projection de vidéos.

• Rennes : vendredi 13 mai à 20 h 30, Maison de quartier de Villejean.

• Guingamp : samedi 14 mai à 20 h 30, Salle de Pors-An-Quen.

Cette tournée se fait à l'initiative d'Alternative libertaire Bretagne.

### ECOUEN : SÉANCE GEORGES MÉLIÉS

« Association d'idées » présente une séance Georges Méliés avec 1 h 15 de films précurseurs du cinéma, commentés et accompagnés au piano, vendredi 13 mai à 20 h 30, Centre

Simone-Signoret, avenue du Maréchal-Foch à Ecouen (Val-d'Oise). Tél. : 39.94.52.22. L'entrée est gratuite.

### LYON : DÉBAT ET VIDÉO A LA GRYFFE

• La librairie La Gryffe vous invite, le samedi 14 mai à 15 h, à un débat sur le thème : « La Commune de Paris de 1871 », organisé par l'Organisation communiste libertaire (OCL) et le Collectif libertaire contre la soumission (CLCS).

• Le jeudi 19 mai à 20 h, La Gryffe vous convie à la projection du film *Premier contact* (1982, 60 minutes), de Conolly et Anderson. En 1930, une expédition australienne « découvre » une population de Papous. En 1982, les survivants de ces deux mondes témoignent de leur confrontation. Premier volet d'une trilogie remarquable.

Librairie La Gryffe, 5, rue Sébastien-Gryffe

(M° Saxe-Gambetta), 75007 Lyon. Tél. : 78.61.02.25. La librairie La Gryffe est ouverte du lundi au samedi de 14 h à 19 h.

### PARIS : PROJECTION D'« UN AUTRE FUTUR »

La section FNAC-CNT organise la projection du film *Un Autre futur* (sur l'Espagne libertaire de 1936), de Richard Prost, le mercredi 18 mai à 20 h 30, dans les locaux sociaux situés 5, rue Nicolas-Flamel (métro Châtelet), 75001 Paris. Une participation aux frais sera demandée.

### PARIS : TRANSPORT COLLECTIF POUR LA VALLÉE D'ASPE, DANS LE CADRE DU RASSEMBLEMENT DU 22 MAI

Le Comité Somport Ile-de-France prévoit d'organiser un transport collectif à l'occasion de la mobilisation européenne du dimanche 22 mai,

qui doit se dérouler aux abords du tunnel du Somport. Les personnes intéressées doivent prendre contact avec le comité.

Comité Somport Ile-de-France, K. Zibat, La Bulle Bleue, 12, rue F.-de-Pressensé, 75014 Paris.

### BROCHURE DE SOUTIEN AUX INCULPÉS RENNAIS DES MANIFESTATIONS ANTI-CIP

Une plaquette a été éditée par le Comité de contre-information et de solidarité (CCIS). Au sommaire : le contexte dans lequel ces manifestants furent arrêtés ; l'interview d'un camarade inculpé ; les dernières revendications du mouvement étudiant ; une analyse au sujet des médias. Prix : 20 F. A commander au CCIS c/o MJC La Paillette, 9, rue La Paillette, 35000 Rennes.

# L'abolition du salariat

(suite de la « une »)

m'embaucher. Il aura évidemment tendance à retenir ceux qui acceptent de travailler pour le plus bas salaire. C'est ce qu'on appelle la « liberté d'entreprise ».

Une des caractéristiques essentielles du salariat est la concurrence que les travailleurs se font entre eux. La concurrence est au niveau maximum quand les travailleurs sont totalement isolés, inorganisés. Mais la classe ouvrière, peu à peu, a trouvé des formes d'organisation qui permettaient de lutter contre cet isolement et cette concurrence : c'est le syndicalisme. La fonction première du syndicat, c'est de grouper les salariés afin qu'ils ne se présentent pas dispersés devant l'employeur et afin qu'ils refusent de travailler en dessous d'un seuil minimum de salaire. C'est là le critère minimum pour déterminer la nature d'une organisation syndicale : quelles que soient ses orientations, son degré d'intégration dans le système, si elle continue de limiter la concurrence des travailleurs face à l'emploi, elle continue peu ou prou à justifier son rôle. Le problème, c'est que les organisations syndicales tendent de moins en moins à remplir ce rôle, au niveau « macro-économique » en participant de façon pleine et entière aux « plans sociaux » qui liquident des milliers d'emplois et créent des chômeurs, au niveau « micro-économique » en cautionnant, voire en réclamant la multiplication de catégories dans le cadre d'une même profession, aggravant par la même occasion les divisions dans l'atelier, le service.

Du fait même que les travailleurs s'associent pour diminuer la concurrence qu'ils se font face à l'emploi, se trouve déjà en germe la revendication de l'abolition du salariat ainsi que les moyens à mettre en œuvre pour y parvenir.

En dernière instance, ce qui détermine la valeur du salaire, c'est la lutte des classes. Une condition essentielle pour que l'employeur maintienne ses profits est que les salaires soient le plus bas possible. Jamais le salaire ne dépasse ce dont le salarié, dans son contexte historique et sociologique donné, a strictement besoin pour vivre. Jamais le salaire ne dépasse ce que la classe capitaliste a besoin que les salariés gagnent.

Des disparités existent, selon les secteurs industriels, les professions, les lieux. Les fluctuations des salaires selon les secteurs et les professions sont dues précisément à la concurrence entre salariés dans ce secteur, dans cette profession, au niveau d'organisation des salariés de ce secteur ou de cette profession, mais aussi au type de production dans lequel les travailleurs sont engagés : un journal quotidien est un objet qui se déprécie très vite : s'il paraît avec deux heures de retard, il n'a plus aucune valeur, sinon celle du papier, et le propriétaire perd les recettes publicitaires. C'est un produit qui ne se stocke pas, et par conséquent les moyens de pression des salariés sur l'employeur sont très grands. En revanche, un rouleau de tissu, des barres de métal profilé, peuvent se stocker quelques jours, voire quelques semaines : leur valeur n'est pas sensiblement modifiée. On comprendra donc que les ouvriers de la presse soient mieux payés que ceux du textile ou de la sidérurgie.

Dans la limite des oscillations du salaire, conséquente aux fluctuations de l'offre et de la demande, ce qui détermine le prix de la force de travail, ce sont ses frais de production, c'est-à-dire les frais à engager pour que le travailleur subsiste et les frais nécessaires pour le former. Un ingénieur est théoriquement plus cher à former qu'un manœuvre. On considère par conséquent que sur le marché du travail, un ingénieur doit être mieux payé qu'un manœuvre. Cette idée est tellement inscrite dans les esprits qu'elle n'est contestée par personne, ou presque. Bakounine est peut-être celui qui a le mieux expliqué ce que celui qui a fait des études doit à celui qui n'en a pas fait : « Il arrive très souvent qu'un ouvrier fort intelligent est forcé de se taire devant un sot savant qui le bat, non par l'esprit qu'il n'a pas, mais par l'instruction, dont l'ouvrier est privé, et qu'il a pu recevoir, lui, parce que, pendant que sa sottise se développait scientifiquement dans les écoles, le travail de l'ouvrier l'habillait, le logeait, le nourrissait et lui fournissait toutes les choses, maîtres et livres, nécessaires à son instruction. » (L'Instruction intégrale), paru dans

*L'Egalité* numéro 28, 31 juillet 1869. Cf. Bakounine, *Le socialisme libertaire*, Denoël-Gonthier.)

Une telle opinion peut sembler outrée. A y regarder de près, elle ne l'est pas du tout.

Imaginons un jeune homme qui n'a pas fait d'études, qui quitte l'école à seize ans, glandouille une année, fait son service militaire. A 18 ans il trouve du travail (dans l'hypothèse la plus optimiste, évidemment) jusqu'à sa retraite légale, 65 ans. Ça fait 47 ans de cotisations sociales. Mais pour avoir la retraite, il faut 37 ans de cotisations. Donc, pendant 10 ans, il cotise pour rien, ou disons, sinon pour rien, pas pour lui.

Imaginons un autre jeune homme qui fait des études jusqu'à 26 ans, et qui trouve un travail à 27, après avoir rempli lui aussi son « devoir national » et glandouillé pendant un an. Celui-là, à 65 ans, aura cotisé 37 ans.

Autrement dit, tandis que l'étudiant faisait des études, l'ouvrier cotisait dix années en excédent de ce qu'il aurait pu cotiser pour lui-même : l'ouvrier ne travaillait pas pour lui-même mais pour l'étudiant. L'analyse de Bakounine n'est pas du tout outrée (1)...

La hiérarchie des salaires est liée au mode de fonctionnement du capitalisme lui-même, on ne saurait la combattre si on ne combat pas en même temps le capitalisme et le salariat.

Le travailleur ne peut attendre aucune modification substantielle de sa condition dans le maintien du salariat. Même dans l'action syndicale revendicative, la concurrence est insupportable à supprimer. Même dans l'éventualité où la concurrence serait nulle, l'augmentation des salaires se heurte à une barrière : lorsque les salaires augmentent plus vite que la productivité, les taux de profit baissent. Cela signifie que les capitalistes réduisent les investissements dans ce secteur, voire l'abandonnent, d'où réduction de l'emploi, ou remplacement des ouvriers par les machines.

Toute la « politique sociale » de la bourgeoisie consiste à économiser sur le coût de la force de travail — sur les salaires — pour maintenir les profits. Le capitaliste va donc tendre à diminuer l'importance de la main-d'œuvre dans son entreprise, tout en développant, grâce au machinisme, les postes de travail automatisés ne demandant, de la part de l'ouvrier, aucune formation.

« L'insubordination de nos ouvriers nous a fait songer à nous passer d'eux. Nous avons fait et provoqué tous les efforts d'intelligence imaginables pour remplacer le service des hommes par des instruments plus dociles, et nous en sommes venus à bout. La mécanique a délégué le capital de l'oppression du travail. Partout où nous employons encore un homme, ce n'est que provisoirement, en attendant qu'on invente pour nous le moyen de remplir sa besogne sans lui. »

Ces paroles d'un manufacturier anglais, citées par Proudhon, sont révélatrices, et encore plus que jamais d'actualité. Mais n'en déduisons pas que les patrons sont eux aussi favorables à la suppression du salariat : « C'est comme si, commentait Proudhon, le ministre entreprenait de délivrer le budget de l'oppression des contribuables. »

La lutte de la classe ouvrière en vue d'aménager sa place dans le système du salariat n'a aucun débouché possible. Elle ne peut aboutir qu'à la constitution de secteurs entiers de la classe ouvrière exclus des « bienfaits » des avantages acquis : femmes renvoyées à leurs casseroles, immigrés, vacataires, intérimaires, auxiliaires, etc. Le salariat dans son principe même tend à opposer les travailleurs les uns les autres, il est la meilleure arme du capitalisme, tant privé que d'Etat, contre la classe ouvrière.

Là où il y a un salariat, il y a un capitalisme. Le salariat est la forme donnée au travail pour permettre l'exploitation de la classe ouvrière. Le salaire est une forme de stimulation au travail dans une société fondée sur l'exploitation : travailler aux conditions imposées ou ne pas pouvoir survivre.

## Les effets du salariat

Comprendre les effets du salariat sur le travailleur individuel et sur la classe ouvrière en tant que classe permet à la fois de comprendre le sens de la lutte révolutionnaire à mener et de saisir les lignes générales de la société à construire après la destruction du capitalisme.

**Le salarié est exclu du produit de son travail** — Le capitalisme n'a pu se développer qu'à partir du moment où la productivité du travail humain a atteint un certain niveau, c'est-à-dire au moment où les hommes ont pu produire suffisamment pour qu'il y ait un surplus, et au moment où ce surplus a pu être accaparé par une minorité et échangé contre d'autres produits.

La classe ouvrière moderne n'apparaît qu'avec le développement à grande échelle du machinisme dans l'industrie, c'est-à-dire au moment où la petite production marchande de type artisanal laisse la place à la grande production industrielle. L'artisan qui produit dans sa boutique une paire de chaussures est maître du produit de son travail. C'est lui qui a acheté les matériaux, il les a travaillés de ses propres mains, c'est lui-même qui vend, et il vit du produit de son travail. Il vend son travail, c'est-à-dire les chaussures qu'il a fabriquées.

Le salarié travaille dans le local de son employeur, avec l'outil du patron, sur des matières premières achetées par le patron. Les chaussures que l'ouvrier fabrique, c'est le patron qui les vend. L'ouvrier ne vend pas son travail, il vend sa force

de travail, sa capacité à fabriquer des chaussures pour un patron, en échange du salaire. L'ouvrier n'est pas le maître du produit de son travail. De plus, l'ouvrier ne touche qu'une partie de la valeur qu'il a produite, le reste est approprié par l'employeur.

L'exclusion du travailleur par rapport au produit de son travail est le résultat de la transformation de la force de travail en marchandise.

## Il est exclu de l'outil de travail

— Le deuxième aspect du salariat s'exprime dans l'exclusion de l'ouvrier par rapport à l'outil de travail, par la division du travail. Pour qu'il y ait exploitation, il faut non seulement qu'il y ait vente « libre » de la force de travail, c'est-à-dire concurrence entre les travailleurs, il faut que chaque travailleur soit interchangeable, la première condition impliquant d'ailleurs la seconde. La division du travail est une condition indispensable à l'exploitation de la force de travail.

Le travail salarié implique, pour permettre la concurrence des travailleurs entre eux et l'appropriation de la plus-value, la division du travail manuel/intellectuel, un travail constitué de gestes répétitifs, divisés, parcellisés, nécessitant un minimum de formation, ce qui permet de remplacer n'importe quel salarié par n'importe quel autre.

L'ouvrier individuellement ne produit rien complètement, il ne fabrique qu'une partie d'un tout dont il peut ne pas même voir l'objet fini. L'outil sur lequel il travaille n'est pas, pour l'ouvrier, un instrument, c'est l'ouvrier qui est l'instrument de l'outil.

## Il est exclu de sa classe

— L'effet ultime du salariat est le chômage. Les chômeurs en viennent à se considérer, et à être considérés, comme une catégorie à part, « en réserve » de la lutte des classes. Ils n'ont aucun moyen de pression réel et direct sur la production.

Les syndicats également ont tendance à les considérer comme une catégorie à part. Ce sont des gens qui ne votent pas aux élections professionnelles. Les partis de gauche leur laissent comme seule perspective le bulletin de vote aux élections politiques, c'est-à-dire l'attente, vertu essentielle du chômeur.

Pour nous, le chômeur est un travailleur comme les autres. Les unions locales de syndicats auraient pu constituer un pôle d'organisation et d'action des travailleurs sans emploi, si les partis politiques qui contrôlent les syndicats n'avaient vidé ces instances, jugées trop politiques, de toute leur substance.

René Berthier  
(gr. Février - Paris)

(1) Ce texte a été rédigé avant les récentes dispositions allongeant les années de cotisation, mais le raisonnement n'en reste pas moins valable.

(suite au prochain n°)

## SOMMAIRE

Page 1 : Syndicalisme : le calme avant la tempête (suite p. 3), L'abolition du salariat (suite p. 8).  
Page 2 : Race et classe, Rendez-vous FA.  
Page 3 : Syndicalisme : le calme avant la tempête (suite de la « une »), Souscription pour la librairie du Monde Libertaire.  
Page 4 : Russie : Notes apocalyptiques à propos de Tcherepovets.  
Page 5 : Russie : Le Groupe d'action écologique dénonce la pollution à Tcherepovets, Le XXI<sup>e</sup>

congrès de la Fédération anarchiste italienne.  
Page 6 : Sondage... A la découverte du lecteur-type, Parutions FA.  
Page 7 : Amies lectrices, amis lecteurs : Distribuez les invendus du Monde libertaire, Ciné sélection : « La vie selon Agfa » de Assi Dayan et « Youcef ou la légende du septième dormant » de Mohamed Chouik, Associations.  
Page 8 : L'abolition du salariat (suite de la « une »).